

# LYCÉE MOLIÈRE

71, RUE DU RANELAGH. — PARIS

ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ELÈVES

## BULLETIN MENSUEL

N° 1. — Novembre 1907

---

### Les Réunions du mois

#### Invitation à la prochaine conférence

Vous êtes priées d'assister à la prochaine conférence que M. Biette, ingénieur de la ville de Paris veut bien faire dans la salle de l'Association, le lundi 18 novembre à 5 heures. M. Biette traitera, avec projection, le sujet suivant :

#### « Le Métropolitain »

Les réunions de bienfaisance ont été fixées au jeudi 7 novembre et au jeudi 12 décembre à 5 heures.

Les réunions de couture auront lieu les :

Mardi 5 novembre ;

Mercredi 13 novembre ;

Mardi 19 novembre ;

Mercredi 27 novembre ;

Mardi 3 décembre ;

Mercredi 11 décembre ;

Le Cercle amical se réunira les dimanches 10 novembre et 8 décembre à 2 heures.

L'English Club aura sa prochaine réunion le samedi 9 novembre

et le Deutscher Verein le samedi 16 novembre à 2 heures.

---

## Compte rendu de la séance du Comité DU 21 OCTOBRE

---

Les membres du Comité se sont réunies le lundi 21 octobre à 5 h. 1/2 au Lycée sous la présidence de M<sup>lle</sup> Millard, Présidente. M<sup>me</sup> La Directrice, Présidente Honoraire, avait bien voulu assister à la séance.

Etaient présentes :

M. Lelièvre, trésorière, 135, rue Mozart ;

J. Longley, secrétaire-générale, 15, rue de Beaudreuil (Meudon).

M. Verrier, secrétaire, 73, rue des Vignes ;

M. Bacholle ;

M. Bondon ;

E. Dreyfus ;

A. Karpelès ;

M. Rochet ;

M<sup>mes</sup> Schlessler (H. Merson) ;

Schmitt (L. Regnault).

S'étaient excusées :

M<sup>me</sup> A. Delzant, Vice-Présidente et Morisse ;

M<sup>lles</sup> S. Bernheim et L. Sarrut.

M<sup>lle</sup> Millard explique tout d'abord au Comité les raisons pour lesquelles la réunion des anciennes élèves du Lycée annoncée pour le Jeudi 10 Octobre en vue de la préparation de la fête de charité du Lycée, n'a pas eu lieu.

M<sup>me</sup> la Directrice après en avoir parlé à M. le Recteur, a, en effet, fixé cette fête au mois de mai. M<sup>me</sup> la Directrice très surmenée au moment de la rentrée, nos professeurs, les élèves anciennes et actuelles auront ainsi plus de temps pour préparer une fête qu'une température plus clémente rendra, nous l'espérons, plus joyeuse.

Le Comité, après avoir appris avec plaisir que l'Association compte 2 nouvelles sociétaires perpétuelles : M<sup>lle</sup> J. Luttermersk et Madame Noiré (M. Laborie), 4 sociétaires nouvelles : M<sup>lles</sup> M. Bonnard, M. Henriquez, Denise Wahl, Marcelle



Wahl et 3 nouvelles aspirantes : M<sup>lles</sup> A Vallério, M. Romand, M. Laborie, s'occupe de la question financière.

M<sup>lle</sup> Lelièvre nous en fait un exposé rapide. Elle a versé à l'Union des Associations, pour la Maison familiale des Lycéennes la souscription de deux cent francs qui a été votée par l'Assemblée Générale. Quant à la demi-bourse de 125 fr. que nous avons fondée en faveur d'une élève du Lycée, elle a été accordée à une élève de 3<sup>e</sup> année secondaire. Notre trésorière en versera le montant, par trimestre à Madame l'Econome.

Avant d'examiner les listes qui ont été proposées pour l'achat de nouveaux livres, quelques membres du Comité demandent s'il ne serait pas possible, étant donné l'âge déjà respectable, de quelques-unes d'entre nous, d'avoir maintenant deux séries de livres, dont l'une serait réservée aux tout-à-fait anciennes. Cette proposition est accueillie avec enthousiasme. Mais dorénavant la bibliothèque sera fermée et les livres ne seront donnés que par la bibliothécaire ou la bibliothécaire adjointe, M<sup>lles</sup> Bacholle et Karpelès, qui seront dans la salle de l'Association le deuxième mercredi et le troisième mardi de 4 heures à 5 heures. Elles auront toute autorité pour refuser aux jeunes les livres de notre nouvelle bibliothèque.

L'achat des livres suivants a été décidé :

WAGNER : *Pour les petits et pour les grands.*

P. DE COULEVAIN : *L'Ile Inconnue.*

id. : *Sur la Branche.*

M. PRÉVOST : *M. et M<sup>me</sup> Moloch.*

P. LOTI : *Les Désenchantées.*

DORA MELEGARI : *Ames dormantes.*

ROMAIN ROLLAND : *Jean-Christophe (suite).*

FOGGAZARO : *Un petit monde d'autrefois.*

id. : *Un petit monde d'aujourd'hui.*

id. : *Le Saint.*

BAZIN : *Donatienne.*

BENOIT : *Reynolds.*

ROMAIN ROLLAND : *Michel-Ange.*

DIEHL : *Botticelli.*

Vincent d'INDY :	<i>César Franck.</i>
POINCARÉ :	<i>La valeur de la Science.</i>
A. SAMAIN :	<i>Le Chariot d'Or.</i>
LASSERRE :	<i>Les idées de Nietzsche sur la musique.</i>
PAULIAN :	<i>Le mensonge de l'Art.</i>
A. SYMONS :	<i>Aubrey Beardsley.</i>
RODOCAMACHI :	<i>La femme italienne à l'époque de la Renaissance.</i>
KROPOTKINE :	<i>Autour d'une vie.</i>

Quelques réclamations ayant été adressées à M<sup>lle</sup> Milliard au sujet du bulletin, elle demande que ce bulletin soit examiné par plusieurs membres du Comité réunis avant d'être envoyé à l'imprimeur. M<sup>lle</sup> Longley étant trop occupée et habitant trop loin pour pouvoir se déranger facilement, M<sup>lles</sup> Verrier, Karpelès et Sarrut veulent bien, avec notre présidente, se charger de ce travail.

Notre bulletin paraîtra dorénavant entre le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois et annoncera toutes les réunions du mois du 15 au 15. Tous les articles et communications diverses devront être envoyés jusqu'à la prochaine réunion du Comité à M<sup>lle</sup> Verrier, 73, rue des Vignes, avant le dernier vendredi de chaque mois.

L'ordre du jour étant épuisé à 7 heures moins 1/4, les membres du Comité se sont séparés.

*La Présidente,*  
Berthe MILLIARD.

*La Secrétaire-adjointe,*  
M. VERRIER.

---

## La Conférence de M. Benazet

---

Nous sommes heureuses de pouvoir publier aujourd'hui presque *in-extenso* grâce à la complaisance de M. Benazet, la conférence si intéressante qu'il nous a faite sur la vie théâtrale au Japon. Toutes celles d'entre nous qui n'ont pu être au Lycée le 27 juin remercient particulièrement M. Benazet



de l'obligeance avec laquelle il a bien voulu revoir les notes prises par une de nos compagnes.

### La vie théâtrale au Japon

MESDAMES, MESDEMOISELLES,

Le Japon est le pays dont l'Europe s'occupe le plus et celui qu'elle connaît le moins. Nous ne connaissons guère que l'art de ce peuple, c'est-à-dire les formes extérieures de son intelligence et de son rêve, mais le fond même de son âme nous échappe encore. Témoin la surprise de la plupart des Français à la nouvelle des triomphes militaires du Japon sur la Russie, il y a trois ans. Je sais bien que tout a été dit sur notre légèreté et notre esprit routinier. Nous aimons mieux railler l'étranger que le connaître. Ce travers n'est pas nouveau. Déjà au xvii<sup>e</sup> siècle, Molière jugeait les Turcs dignes tout au plus de figurer dans la *tarquerie* bouffonne du *Bourgeois gentilhomme*. Plus tard, les Parisiens de Montesquieu se demandaient avec stupéfaction « comment on pouvait être Persan ». Dans mon enfance on s'égayait beaucoup des Anglais ; mais j'ajoute qu'aujourd'hui le Français fait souvent les frais du théâtre comique chez les Chinois. Quant aux Japonais, ils ont longtemps passé pour des *singes savants*, et cette opinion est sans doute aussi juste et aussi courtoise que celle de Schopenhauer déclarant avec gravité : L'espèce singe aurait entièrement disparu de l'Europe s'il n'y avait les Français.

La plupart des voyageurs, d'ailleurs, rapportent des pays lointains les observations les plus singulières. L'un d'eux, un Américain, a remarqué que les Japonais exerçaient tous les actes de la vie courante à l'inverse des occidentaux. Il y a là beaucoup de vrai. C'est ainsi qu'à table le Japonais commence son repas par les plats doux et finit par le potage ; il boit son vin de riz après le dîner ; en entrant dans une maison il garde sa coiffure mais ôte religieusement ses chaussures ; pour ouvrir une serrure, il tourne la clé en sens inverse du nôtre ; pour coudre, au lieu de faire courir l'aiguille sur l'étoffe, il fait courir l'étoffe sur l'aiguille ; ses livres commencent à ce que nous nommons la fin et se termi-

ment à l'endroit où nous mettons le titre ; les notes des ouvrages sont inscrites au haut de la page ; le Japonais se sèche, après le bain, avec une serviette humide ; quand il est en deuil, il s'habille de blanc, et quand il tombe malade, (ici éclate sa supériorité) les honoraires de son médecin sont suspendus pour toute la durée de la maladie.

Cependant des savants plus sérieux, en France, M. Revon, par exemple, ont fait des observations plus profondes. C'est ainsi que si l'on étudie les productions littéraires du Japon, on voit qu'elles ont évolué comme celles des nations européennes. Vous savez que le drame est dans toutes les littératures, sorti du culte, toute religion ayant quelque chose de scénique. Je ne parle pas des mystères de notre Moyen-Âge, je songe au dithyrambe grec d'où est issue la tragédie hellénique. Aux Indes, le brahmanisme a également donné naissance à une forme dramatique. En Chine, on juge du degré de civilisation d'une nation par ses danseurs. Au Japon, c'est également des cérémonies du culte que sont sortis le théâtre, la danse et la musique. Voilà l'origine légendaire. L'origine historique ne nous apparaît pas clairement, nous savons peu de chose là-dessus. Au VIII<sup>e</sup> siècle, il se forme des représentations dramatiques qui nous rappellent ce que nous voyons dans nos villages lors des fêtes locales. C'est ce que les Japonais appellent des *matsouri*.

Au XVII<sup>e</sup> siècle les jésuites firent représenter la vie de Jésus par de jeunes Japonais élèves de leur collège de Nagasaki.

Il n'existe pas de littérature dramatique japonaise proprement dite, le théâtre y est un art d'improvisation. Il y avait dans l'ancien Japon des salles où les jeunes gens se réunissaient pour parler de revenants, on y éteignait les lanternes et les esprits apparaissaient... ou n'apparaissaient pas. C'est là que le théâtre prit naissance, il est vrai qu'on n'y faisait que des monologues, mais enfin c'était un début. Ces salles des auteurs s'appellent encore des *Yosé*.

Je n'insiste pas sur les détails.

Le drame, dans l'antiquité, prit donc naissance dans les cérémonies du culte shintoïste ; il cessa ensuite de représenter uniquement des scènes religieuses. Ce jour-là naquit le théâtre profane. Voici à quelle occasion :



Sous le règne de l'empereur Heijo, un abîme se creusa soudain près de Nara, dans le Yamato, et une fumée pestilentielle s'exhalant du sol, répandit partout la mort. On essaya de tous les moyens pour apaiser les dieux irrités. On fit exécuter des danses accompagnées de musique ; elles obtinrent le résultat désiré. La peste prit fin, et l'art scénique trouva là sa consécration.

Autre ressemblance avec l'Occident. Il existe de véritables mystères, qui rappellent ceux du Moyen-Age. Les bouddhistes ne doivent pas manger la chair des animaux ; or la mère d'un jeune bouddhiste en avait mangé, sans le savoir. Lorsqu'elle fut morte, le jeune homme vit en songe les souffrances qu'elle endurait, comme expiation de sa faute ; il pria un bonze de l'autoriser à remplacer sa mère dans l'enfer bouddhique. Il me semble que c'est un véritable mystère. Il est curieux de remarquer que chez des peuples qui n'ont eu aucun rapport entre eux, l'évolution littéraire a suivi la même marche.

Maintenant, les représentations durent du matin au soir. Ces représentations un peu longues sont coupées par des danses. Tous les rôles féminins sont occupés par des hommes comme cela avait lieu en Grèce et en France pendant le Moyen-Age. Il y a cependant quelques très rares exceptions, telle l'actrice japonaise bien connue M<sup>me</sup> Sada-Yakko.

C'est un édit impérial de 1643 qui a interdit la présence simultanée d'acteurs et d'actrices sur la scène. Cette promiscuité déplaisait aux moralistes de l'ancien Japon. A cette époque, d'ailleurs, les gens du théâtre étaient assez peu honorés. On les tenait en suspicion dédaigneuse. Au xvii<sup>e</sup> siècle, d'après Metchnikoff, les comédiens étaient rangés dans la catégorie des *Hi-nin*, des hommes sans caste, la plus basse classe de la population. A ce groupe social appartenaient les mendiants, les femmes sans moralité, et toutes les personnes qui, par profession, touchaient aux cadavres, comme les employés des pompes funèbres et la corporation des équarisseurs.

Le même mépris s'attache, en Chine, à la profession d'artiste dramatique. Les actrices sont, dans la conversation,

dénommées *nao-nao*, ce qui signifie guenons. Les traités de littérature, plus courtois, les appellent *tan*, c'est-à-dire courtisanes. On n'est pas plus aimable !

Cependant certains acteurs ont connu une vogue extraordinaire. Un dessin de Koksai représente les lamentations des spectatrices après la mort d'un de leurs comédiens favoris, Dandjouro le huitième.

Ce discrédit ne se bornait pas d'ailleurs aux acteurs. Il s'étendait à quiconque touchait au théâtre. Les bons lettrés dédaignaient la composition dramatique ; les classes aristocratiques évitaient de se montrer dans les salles de spectacle. A la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, la caste militaire elle-même renonça à fréquenter les théâtres ; voici à quelle occasion :

Beaucoup d'hommes de guerre, ou *Samouraï* qui ne quittaient jamais leurs deux sabres fièrement passés à la ceinture, faisaient régner la terreur dans les salles de spectacle. Les directeurs de théâtre, justement inquiets, pour éviter toute querelle à main armée, demandèrent aux *samouraï* de renoncer au port des sabres, s'ils voulaient être admis dans leurs salles. Mais un *samouraï* sans sabres n'est plus un *samouraï*, et la proposition des directeurs fut unanimement repoussée. Ceux-ci eurent alors recours à un stratagème. Ils imaginèrent de faire inscrire leurs théâtres parmi les maisons de thé ou *dattobasho*, parce qu'une ordonnance shogounale de 1674 interdisait sévèrement le port des armes dans ces maisons. Les directeurs, dit M. Ponkontihi, observant que, depuis cette époque, les établissements de cette sorte n'étaient plus tyrannisés par les hommes de guerre, envièrent leur sort et demandèrent l'inscription de leurs théâtres comme *dattobasho*.

Le shogounal accéda à leur demande et comprit même dans la prohibition les théâtres de marionnettes. C'est ainsi que les *samouraï* furent empêchés d'aller au théâtre, car ils ne jugeaient pas bienséant d'abandonner leurs épées.

Dès lors l'auditoire habituel des théâtres ne fut plus composé que de gens sans instruction ; ainsi s'avilit, devant un auditoire vulgaire, la noblesse primitive du drame. Aux piè-



ces littéraires, ce public préférerait les scènes de maisons de thé et les représentations de lutteurs.

Depuis la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, les Japonais vivent sur leur passé théâtral. Il faut attendre la révolution de 1868 et l'introduction de la civilisation occidentale pour assister à une rénovation des genres épuisés. Citons parmi les novateurs *Kawakami*, que nous avons vu à Paris avec Sada-Makko, et qui a fondé le *Sosshi-Shibaï* ou Théâtre des Etudiants. Ainsi qu'il convient à un théâtre indépendant, Kawakami a débuté par des traductions vers 1885. La nouvelle école a mis à la scène, avec plus de hâte que de bonheur, je dois l'avouer, *Monte-Cristo*, les *3 Mousquetaires*, le *Tour du Monde en 80 jours*, voire même *Télémaque* et *Patrie*, de Sardou. M. Pongkontihi a écrit une adaptation des *Misérables*, et en 1898, un certain M. Osada, qui n'est pas connu par ailleurs, a osé produire sur la scène une version japonaise du *Monde où l'on s'ennuie*.

M. Guimet signale même une comédie d'un modernisme exaspéré... et exaspérant. Il s'agit d'une pièce d'actualité qui met en scène, ce qui a le plus frappé les Japonais depuis l'introduction chez eux des idées européennes, c'est-à-dire, les chemins de fer, le téléphone, les agents de police et les lampes à pétrole. Une pièce d'actualité doit donc mettre en évidence ces nouvelles importations. Et en effet, dans cette pièce, il est surtout question de civilisation, progrès, fourchettes, code civil, automobile, torpilleur et boîte à sardines.

Souhaitons de voir tomber cette fièvre d'imitation sans discernement ni mise au point. Le théâtre japonais aura tout à gagner à conserver son caractère distinctif et son originalité.

Un des acteurs les plus connus de la période contemporaine est *Dandjour*, qui est mort récemment. Le voici en costume de femme. C'est lui qui, avec une candeur parfaite, inscrivait sur ses cartes de visite : 1<sup>er</sup> artiste du monde. Jamais il n'a voulu quitter même un jour, son théâtre de Tkjo. Il jugeait indigne de lui d'entreprendre des tournées en province. C'est bien exceptionnel, même au Japon.

Quelle est la psychologie du drame japonais ? Le drame est à l'image du peuple lui-même. Le fond de sa psychologie,

c'est d'abord la piété filiale, vertu fondamentale au Japon comme en Chine, la fidélité au maître, l'intrépide bravoure et le mépris superbe de la mort. On peut dire du théâtre japonais ce que disait Voltaire du théâtre de Corneille : c'est une école de grandeur d'âme. J'ajouterai même une école d'insensibilité, toujours comme le théâtre de Corneille : le vieil Horace par exemple à l'âme d'un guerrier japonais de vieille roche. D'ailleurs l'histoire nationale abonde en héros chevaleresques et stoïques, depuis Yamato-Daké, surnommé le *Brave du Japon*, jusqu'à ces nobles figures des *Taïza* et des *Minamoto* qui remplirent du bruit de leurs sanglantes querelles tout le Moyen-Age japonais.

Le ressort du drame, chez eux, n'est point le devoir ou la passion, mais la *vengeance*. Les Japonais ont adopté le principe de Confucius, qui dit « qu'un homme ne peut vivre sous la même voûte des cieux que le meurtrier de son père ». La vengeance était d'ailleurs un droit reconnu par l'article 52 des *cent lois* de Yeyos. Il est naturel d'ailleurs que chez un peuple peu policé, les représailles personnelles remplacent l'action impuissante des lois.

En même temps que la vengeance prenait une déplorable extension, la pratique du *Harakiri*, se développait sur la scène, comme dans la réalité, pour les motifs les plus futiles. Le *Harakiri*, vous le savez, consiste à s'ouvrir le ventre suivant le rite traditionnel.

Un Japonais ne se donne pas la mort par chagrin d'amour, par désespoir ou à la suite d'un mécompte grave ; mais il se décide à mourir, soit pour appeler la vengeance céleste sur la tête de son ennemi, soit pour faire voir que, s'il a été assez faible pour commettre un crime, il lui reste du moins la force d'accepter une expiation héroïque.

L'histoire rapporte que ce genre de suicide était accompli avec un sang-froid incroyable et une farouche énergie.

Quand le moment de mourir était venu, le patient saisissait son sabre d'une main ferme, et s'en plongeait la pointe dans le flanc, la promenant lentement de gauche à droite et de bas en haut, suivant un rigoureux cérémonial.

Lorsque le sang avait jailli, le patient inclinait légèrement



la tête en avant, et un ami qui se trouvait derrière lui, brandissant une longue épée, d'un seul coup sec, détachait la tête du malheureux.

Vous le voyez donc, au Japon, rien ne semble plus honteux que de craindre la douleur. Aussi les pièces de théâtre abondent en incidents sanglants, parfois atroces, en scènes de crucifixion, en substitution d'enfants et autres événements terribles qui ne laissent pas de transgresser les sentiments ordinaires de l'humanité.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que souvent, dans les pièces japonaises, l'intrigue se noue et se dénoue dans le vide, dans l'in vraisemblance des caractères et des situations. Il est évident en effet que *l'idée qu'un peuple se fait de la mort* agit puissamment sur ses mœurs et détermine nécessairement la forme du drame. Notre drame occidental, pénétré des dogmes effrayants du christianisme sur la vie future, tient la mort pour le malheur suprême, et ne vit, somme toute, que de cette idée. Aussi la psychologie de notre théâtre n'existerait pas même en germe dans un pays où l'élégance du suicide ferait partie des bonnes manières et où tout honnête bourgeois porterait un stylet bien affilé, pour être certain de pouvoir, à la moindre occasion, se fendre le ventre suivant la dernière mode.

Les divertissements scéniques au Japon s'accompagnent fréquemment de *danses*. Les danseuses s'appellent des *gueisha*. Elles sont formées, dès la tendre enfance, à la pratique de leur art. Jusqu'en 1848, la loi autorisait à vendre sa fille en bas âge ; mais les décrets de 1875 y ont mis bon ordre et depuis lors on se contente de les louer. Elles font d'habitude leur apprentissage chez d'anciennes *gueisha*. Mais pour faire partie de la corporation des *élèves-gueisha* il faut une autorisation de la préfecture de police. Un missionnaire raconte les formalités à remplir par l'aspirante *gueisha*.

Un fonctionnaire reçoit la jeune fille, — on choisit d'ordinaire un homme grave, sur le retour, — il lui fait un petit discours sur les dangers de la vie. Après la péroraison, il lui adresse le formulaire d'usage : « Mon enfant, dans quelle maison désirez-vous entrer ! » C'est le clou de l'interroga-

tion. Elle doit répondre : « chez une de mes tantes ». Si elle se trompe, adieu l'autorisation. Mais la phrase magique : « Je vais chez ma tante » est bien vite apprise, et la jeune fille obtient son inscription.

Les danses japonaises, comme dans tout l'Orient, consistent en attitudes nobles et gracieuses, en glissements alanguis, en pas hiératiques qui font penser aux bayadères de l'Hindoustan ou aux ronguines de Java.

Habituées aux gestes expressifs et subtils, au maniement compliqué de l'éventail, elles expriment, surtout dans leur mimique la grâce et l'harmonie.

L'instrument qui accompagne les pas des gueisha est le *shamisen*, sorte de guitare à 3 cordes, qui vibre sous l'action d'un plectre d'ivoire ou de bambou.

La musique japonaise a été appréciée sévèrement. M. Chamberlain la définit avec mauvaise humeur « cris d'animaux et miaulements de détresse. »

Les instruments de musique japonais sont à la vérité assez pauvres, maigres et ingrats. Mais convient-il de juger la musique par l'impression plus ou moins favorable qu'elle nous procure ? Si la musique, suivant la définition de J.-J. Rousseau, n'était que l'art de combiner les sons d'une manière agréable à l'oreille, elle serait un art bien supérieur à tous les autres. La sensation qu'elle procure diffère suivant les époques, les peuples et même les individus. Rien n'égale le dédain d'un Européen pour la musique japonaise, sinon le mépris d'un Japonais pour la musique de Wagner. Les dilettanti du Moyen-Age trouvaient fort agréables des combinaisons sonores qui, aujourd'hui, révoltent les oreilles les moins sensibles. Les anciens Grecs considéraient l'accord de quinte comme un accord harmonieux, et réprouvaient notre accord de tierce, qui nous semble cependant irréprochable et même plat. Si la musique japonaise est dissonante, est-ce que nos musiciens contemporains ne montrent pas un goût de jour en jour plus prononcé pour les dissonances ! La musique japonaise s'efforce avant tout d'exprimer des sentiments dramatiques, et telle est en vérité la fin essentielle de l'art théâtral.



Voici le *koto*, qui fut longtemps l'instrument fondamental de l'orchestre japonais. C'est une sorte de *psaltérion* à 13 cordes tendues sur une boîte d'harmonie qui repose à terre.

On voit parfois au théâtre des orchestres d'enfants.

On a dit avec raison que le Japon est le Paradis des enfants ; on ne les y punit jamais, et ce sont les plus gentils petits magots du monde. Si vous priez une petite fille de vous jouer un air de musique, elle ne commencera point par se réfugier dans la robe de sa maman. Elle s'exécute fort gentiment.

Les robes de théâtre sont généralement admirables. Voici un dessin de robe de théâtre broché en or et en couleur dans la trame de la soie. C'est une *carpe remontant* un courant.

On admire sur les robes de brocart de véritables tableaux : des paysages, des animaux de toute sorte, des crustacés, des effets de neige et de pluie, des couchers de soleil, des poissons, etc.

Le brodeur sur soie est un véritable aquarelliste. Les Japonais sont les premiers coloristes du monde. Leur talent s'exerce même dans l'application du fard.

La gueisha, après avoir confié sa tête à la coiffure se badigeonne le cou, les épaules, la poitrine et les bras au moyen d'un lait d'amidon qui produit de loin l'illusion de la peau blanche. La gueisha se fait les sourcils au crayon et pose sur ses lèvres une mince couche d'or qui devient du vermillon et diminue singulièrement les dimensions de la bouche.

Des épingles dans l'édifice de la chevelure, mais point de bijoux. Chez la Japonaise on n'observe que simplicité et bon goût ; la doublure du vêtement est généralement plus somptueuse que l'étoffe elle-même. Avec son amour de la discrétion et de la sobriété dans la mise, la Japonaise n'a que faire des bijoux, des cailloux brillants dont les Occidentales aiment à se parer.

Dans la décoration de la façade du théâtre les peintres déploient aussi leur inépuisable fantaisie. Le décor, à l'intérieur, est sacrifié. Au début la mise en scène était aussi primitive que celle du temps de Shakespeare.

Il n'y avait, dit M. Guimet, aucun accessoire. « J'entre

dans un jardin, dit un acteur en venant en scène ; je m'assieds à l'ombre d'un prunier en fleurs, au pied d'un rocher noir. » Et voilà le décor brossé.

Quand la direction ne reculait devant aucun sacrifice, l'acteur arrivait tenant à la main le rocher noir lui-même peint sur une planchette. Aujourd'hui les progrès de la machinerie ont introduit au Japon presque tous les perfectionnements des théâtres européens.

En somme, si la disposition matérielle du théâtre au Japon est assez primitive, si même le jeu des acteurs n'est vraiment supérieur que dans la musique étrangement et puissamment expressive, ainsi que dans la danse, il importe d'observer que l'évolution du théâtre japonais est presque identique à celle des théâtres occidentaux. Il me suffira de vous signaler que des œuvres appartenant à deux littératures qui n'ont eu aucun point de contact, la japonaise et la française, par exemple, ou la grecque, ces œuvres si diverses d'inspiration et de caractère, ont cependant des traits communs qui leur assignent une place déterminée dans l'histoire littéraire. Ces formes dramatiques comparables, presque identiques, ne sont évidemment pas dues à un emprunt, ou au caprice fortuit des imaginations ; elles sont l'œuvre logique, nécessaire, de l'esprit humain, à une certaine phase de son développement. Et c'est en ce sens que, pour ma part, je crois avec M. Brunetière que « l'espèce » dramatique évolue chez tous les peuples suivant certaines lois universelles. Ces lois, nous nous garderons bien de les déduire d'un principe philosophique *à priori*, mais nous pourrons les induire de l'histoire littéraire et de l'expérience. Je crois que nous les trouverons impliquées dans la notion même de l'œuvre dramatique aussi nécessairement que les lois de la physiologie générale sont contenues dans le fait seul de l'existence d'un être vivant.

A. BENAZET.





## LA SOCIÉTÉ DE BIENFAISANCE

---

### Nos Colonies de Vacances

Nous nous sommes retrouvées dans la salle des anciennes élèves, le jeudi 10 octobre, assez nombreuses après deux grands mois de vacances, pleines des souvenirs de nos voyages et de nos séjours à la campagne, et heureuses à la pensée qu'un certain nombre de petits Parisiens, sous les auspices de notre Lycée, avaient pu eux aussi respirer un air pur dont tous avaient grand besoin et s'y retremper pour affronter, avec de nouvelles forces, un hiver terrible pour la plupart.

M<sup>lle</sup> Scott, qui s'est occupée avec son dévouement habituel de nos jeunes colons, nous a fourni des renseignements et quelques chiffres qui nous ont permis de nous rendre compte de l'action de notre petite œuvre des Colonies de vacances.

Nous avons envoyé 45 enfants (dont 13 pour 2 mois) dans le Loiret ; M<sup>lle</sup> Delassaux s'en est occupée avec son zèle accoutumé. Ces 58 mois de séjour nous ont coûté 2.069 fr. 50. — 19 enfants (dont 7 pendant 2 mois) ont été confiés à la Ligue fraternelle, et nous ne saurions assez dire notre reconnaissance envers M<sup>lle</sup> Cousin, professeur au Lycée Racine, qui a organisé les séjours avec un succès tel que les enfants sont tous revenus enchantés, — les uns de Niort, les autres de Jonzac. Ces 26 mois de campagne nous ont coûté 865 francs.

M. Legon qui dirige l'Œuvre des Colonies Scolaires de Vacances (6, rue de Louvois) a bien voulu accepter quatre de nos enfants pendant trois semaines : cela nous est revenu à 105 francs. L'un de ces jeunes voyageurs nous a raconté qu'ayant séjourné près de Besançon, il avait fait des excursions jusqu'en Suisse. Tous les quatre sont revenus contents et plus solides.

Nos grandes filles qui ne pouvaient partir avec les enfants soit qu'elles fussent trop âgées pour être admises dans les Colonies de Vacances, soit qu'il leur fut impossible d'avoir

un mois de vacances, ont pu passer une quinzaine de jours à Montgeroult-Courcelles, près de Paris.

Nous avons été heureuses aussi de ménager un séjour au bord de la mer à Charlotte Döpfer qui est toujours à l'asile de la Princesse Mathilde à Neuilly. Nous avons pu, soit en obtenant des demi-places des Compagnies de chemins de fer, soit en aidant par des dons d'argent, permettre à deux mères de famille et à dix ou douze enfants de quitter Paris pendant les chaleurs.

Nos dépenses totales pour les vacances dépassent 3.400 fr. mais nous ne nous plaignons pas. Outre les dons qui nous ont été faits avant les vacances, et dont une partie nous venaient des parents mêmes de nos petits colons, nous avons reçu pour nos colonies de vacances 19 fr. de notre cercle amical et 35 fr. de Mademoiselle Salomon, directrice du Collège Sévigné.

Enfin, grâce à l'intervention de M. le D<sup>r</sup> Noiré, la petite Lucienne Barillot a pu être admise à Berck.

Toutes celles qui ont participé matériellement et moralement à notre œuvre des colonies de vacances ont été récompensées de l'intérêt qu'elles y ont porté par le témoignage écrit, naïf et touchant, de la reconnaissance de nos petits amis pour les plaisirs de la campagne dont ils ont joui grâce à elles, sans parler du bien-être matériel qui compte beaucoup pour certains, et dont ils ont tous profité.

Nous avons pu le constater le lundi 21 octobre, jour où nous avons convoqué les jeunes colons afin de voir par nous-mêmes, et sur leurs belles mines fraîches et roses, le résultat de leur séjour à la campagne. Nous n'avons qu'à nous en féliciter, ce qui augmente notre désir d'étendre le plus possible notre œuvre, et nous souhaitons qu'il soit partagé par le plus grand nombre de bonnes volontés actives, afin que leur concours dans la prochaine Vente de Charité nous en procure les moyens.

Les Colonies de Vacances ont donc été le sujet important de notre réunion du 10 octobre; pourtant, nous avons eu d'autres questions à étudier.

M<sup>lle</sup> Scott nous dit que M<sup>me</sup> Lamy, que beaucoup d'entre



nous connaissent, ambitionne « un coin » pour y vendre des pommes de terre frites. Mais comment l'obtenir ? Andrée Karpelès et Emilie Lowengard veulent bien s'en occuper.

M<sup>me</sup> La Directrice nous confirme la nouvelle date de la fête de charité du Lycée, remise au mois de mai. Nous aurons le temps de préparer un superbe programme qui sera donné dans le préau, transformé en salle de spectacle : nous aurons même une rampe électrique sur la scène.

La Vente de Charité sera donc avancée de beaucoup pour ne pas coïncider avec la fête. Elle aura lieu dans la dernière semaine de novembre. Nous serons ainsi une des premières ventes de la saison et nous espérons en bénéficier, les bourses étant encore bien garnies à cette époque de l'année. Ce qu'il nous faut ce sont des vendeuses ! M<sup>lles</sup> Lowengard et Doyen se sont offertes pour tenir chacune un comptoir.

Toutes les bonnes volontés seront accueillies avec joie.

## CERCLE AMICAL

C'était dimanche 13 novembre la réunion du Cercle Amical. M<sup>me</sup> la Directrice et M<sup>lle</sup> Scott ont eu l'amabilité de passer une partie de l'après-midi avec nous.

Nos jeunes invitées sont venues nombreuses, heureuses de se retrouver après une séparation de plusieurs mois.

Elles ont d'abord écouté avec plaisir une petite histoire assez humoristique lue par M<sup>lle</sup> Maury. Puis après le goûter, à défaut de musique, nous avons joué à divers jeux, des rondes se sont organisées et notre petite réunion a eu beaucoup d'entrain.

Un grand nombre de jeunes filles avaient apporté de très jolies chemises, taillées et cousues par elles. Nous avons été heureuses d'être en mesure de leur donner de l'étoffe et de leur permettre de continuer leur travail.

3 nouveaux membres seront admises la prochaine fois à nos petites réunions, Blanche Platet, Alice Roux, Jeanne Magnani. Notre Cercle vit, il ne cesse de progresser, aussi serions-nous très heureuses si M<sup>lle</sup> Marie Halphen voulait bien comme l'année dernière, présider à son organisation. Profitant du calme du goûter, nous avons sorti les tirelires

dont le nombre augmente cette année ; donné quelques indications à nos jeunes invitées et M<sup>lle</sup> Scott les a priées dorénavant de bien vouloir nous prévenir quand quelque raison les empêcherait de se joindre à nous le 2<sup>me</sup> dimanche du mois. Celles qui ne nous donneraient pas signe de vie pendant 3 mois seraient exclues de notre Cercle.

A 6 heures nous nous sommes toutes séparées avec regret.

---

## ENGLISH CLUB

---

Our next meeting will take place on Saturday, November 9<sup>th</sup>, at 2 o'clock, as was announced in the July report.

All members are requested to be present, as we hope on that day to consider *when* to meet in the future.

We are anxious to fix upon a day and hour likely to suit the majority so as to secure more regular attendance. We also will try to choose a time when there are no English classes at the Sorbonne or at the Guild so that those among no who are studying for higher English examinations should be at liberty to join us.

---

## DEUTSCHER VEREIN

---

Am Dienstag, 8. Oktober, fand die erste Versammlung unseres deutschen Vereins statt. Zu unserer grossen Freude hatten sich noch einige neue Mitglieder zu uns gesellt. Anwesend waren : M<sup>lles</sup> S. Bernheim, G. Bloch, M. Bonnard, J. Malvoisin, G. Marchal, J. Maury, M. Mülley, A. Ponchont. Später erfreute uns auch Fräulein Kastler mit ihrem Besuch. Den neuen Mitgliedern, die voriges Jahr noch das Lycee besuchten, wünschen wir ein herzliches Willkommen und wir drücken zugleich die Hoffnung und den Wunsch aus sie



eden Monat wiederzufinden. S. Bernheim, die die Ferien über in Deutschland war, war so freundlich uns lange und ausführlich damit zu unterhalten. Alles Interessante und Schöne, das sie dort erlebt oder gesehen hatte, teilte sie uns auf sehr lebhaft und anschauliche Weise mit: wie sie in Kaiserslautern einen vollen Monat mit Kursenbesuchen, gesellschaftlichen Zerstreungen zugebracht hatte, wie sie nach Frankfurt und Mannheim fuhr, wie sie wunderschöne Ausflüge an den Ufern des Rheines zwischen Bingen und Koblenz machte nebst vielen interessanten Bemerkungen über die Deutschen, das deutsche Leben und den deutschen Unterricht.

Nachher hielt uns M. Mülley einen klaren und bündigen Bericht über den deutschen Dichter Fouqué und seine Werke. Nächsten Monat wird wieder über einen deutschen Schriftsteller gesprochen werden. Ausserdem haben wir uns die Rollen von Körners «*Gouvernante*» verteilt.

Die nächste Versammlung wird am 16. November um 2 Uhr stattfinden und regelmässig dann jeden Zweiten Samstag des Monats und zwar von 2 bis 4 Uhr.

Wir hoffen uns das nächste Mal vollzählig zusammen zu finden, auch die alten Mitglieder wiederzusehen die diesen Monat nicht hatten kommen können.

---

## Sociétaires perpétuelles

Mlle Jeanne Luttermersk, 10, boulevard Emile Augier.  
Mme Noire (Madeleine Laborie), 2, rue du Paradis.

---

## Sociétaires nouvelles

Mlles Marcelle Bonnard, 106, rue de la Pompe.  
Mathilde Henriquez, 14, quai de Passy.

Mlles Denise Wahl, 10, Bockenheimer-Langstrasse (Francfort).  
Marcelle Wahl, 9, rue Guy, Pantin.  
Antoinette Rumini, 13, rue Bosio.

---

## Aspirantes nouvelles

---

Mlles Andrée Valério, 5, rue de l'Assomption.  
Madeleine Romand, 44, rue du Ranelagh.  
Marguerite Laborie, 144, rue de la Tour.  
Esther Salomon, 39, rue des Vignes.  
Madeleine Salomon, id.  
Berthe Pacros, 50, rue Molitor.

---

## Mariages, Naissances, Décès

---

### Mariages

Nous apprenons avec plaisir les mariages de :

Mlles Judith Wall, avec M. René Weill ;  
Marie Dujardin-Beaumetz, avec M. Paul Lemoine,  
docteur ès-sciences ;  
Jeanne Gallois, avec M. Edouard Gallois ;  
Claire Debré avec M. le docteur Anselme Schwartz ;  
Madeleine Berton, avec M. Robert Hochapfel ;  
Madeleine Bouliol, avec M. Maurice Poincet, Ingé-  
nieur de la Marine.

### Naissances

M. et Mme Emile Moussat (Raymonde Nun Girardin), nous  
font part de la naissance de leur fille Sylvaine ;  
M. et Mme Michallet (Suzanne André), nous font part de la  
naissance de leur fils André ;  
M. et Mme Guillaumet (Thérèse André), nous annoncent la  
naissance de leur fils André ;

Debré



M. et Mme W. Huguet, nous font part de la naissance de leur fille Suzanne ;

M. et Mme Georges Weill (Marie Hirsch), nous font part de la naissance de leur fils.

### Décès

Tout notre Comité a été très peiné d'apprendre à la rentrée la mort de notre compagne Alice Cerf, que beaucoup d'entre nous ont connue si pleine d'entrain et de vie et qui s'était intéressée si activement au début de notre Association. Nous avons été particulièrement attristées de n'avoir pas appris directement cette si triste nouvelle, d'autant plus que l'éloignement et la dispersion causés par les vacances nous ont empêchées d'apporter comme nous l'aurions fait à un autre moment de l'année, l'expression de toute notre profonde sympathie à la famille de notre compagne.

On nous annonce la mort de :

Mme Clavilier, mère de Mlle Marie-Louise Clavilier ;

M. Kratzeisen, père de Mme Carrère (Nelly Kratzeisen) ;

M. le docteur Vincent, oncle de Mlles Arsène et Marie-Thérèse Leblanc ;

M. Bernard, oncle de Mme Noiré (Madeleine Laborie) ;

M. le vicomte de Montmort, frère de Mlle Renée de Montmort ;

Mme Elie, grand'mère de M. Gaston Louis (Yvonne Léri) et de Mme Pierre Marcel (Madeleine Léri) ;

Mme Porta, grand'mère de Mlle Hélène et Marguerite Porta ;

M. Fautrad, beau-père de Mlles Suzanne et Yvonne Morice.

Nous envoyons à leurs familles nos sincères condoléances.

---

## Examens et Concours

---

Nous avons été heureuses d'apprendre les nombreux succès obtenus par nos compagnes et nous leur adressons à toutes nos bien sincères félicitations.

**Ecole Normale de Sèvres** (*Section des Sciences*)

Mlle Germaine Marchal.

**Agrégation des Sciences physiques et naturelles**

Mlle Yvonne Trouard-Riolle.

**Agrégation de Mathématiques**

Mlle Mathilde de Curel.

**Licence ès-Sciences naturelles**

Mme Paul Lemoine (Marie Dujardin-Beaumetz).

**Certificat du P. C. N. ; — Certificat du P. C. N.  
supérieur et Certificat de Botanique**

Mlle Marcelle Wahl.

**Baccalauréat latin-langues**

Mlle Louise Rousselot.

**Diplôme de fin d'études secondaires**

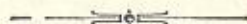
Mlles Mathilde Henriquez.  
Rosette Polack.

**Certificat d'études secondaires**

Mlles Laurence Botrel.  
Jeanne Jeger.  
Suzanne Kahn.  
Eugénie Keller.  
Yvonne Nel.

**Brevet élémentaire**

Mlles Mathilde Deromps.  
Amélie Gayte.  
Andrée Letellier.





## Avis et Correspondance

### LA VENTE DE CHARITÉ

La fête de charité étant fixée cette année au mois de mai, nous avons pensé que notre vente pourrait avoir lieu plus tôt et que le mois de novembre serait peut-être le meilleur mois pour nos vendeuses.

La vente aura donc lieu à la mairie de Passy, **le mercredi 27 et jeudi 28 novembre**. Nous demandons à nos compagnes de bien vouloir s'en occuper activement dès maintenant, soit en confectionnant des objets, soit en se groupant avec quelques amies pour se charger d'un comptoir. M<sup>lle</sup> Milliard se tient à leur disposition pour leur donner tous les renseignements et recueillir les adhésions, le samedi, de 2 heures à 4 heures, 44 bis, avenue de la Grande-Armée.

---

### Offres et Demandes d'Emplois

On demande pour l'Allemagne une jeune fille de 25 à 35 ans, pouvant remplacer la maîtresse de maison, lui tenir compagnie, donner des leçons de français aux enfants. 480 marks par an. S'adresser à M<sup>lle</sup> Mulley, 1, rue Camou, Paris.

Une jeune fille sérieuse, accompagnée de sa mère si possible, est demandée pour diriger les cours secondaires qui vont se fonder à Dinan. La situation, très modeste au début, 800 francs par an, pourra s'améliorer dans l'avenir; de plus, la directrice pourra avoir à son compte un internat d'une vingtaine d'élèves. S'adresser, de la part de l'Union, à M<sup>me</sup> Magre, Sous-Préfecture de Dinan.

M<sup>me</sup> Thénésy de Vouges, directrice de l'Institut Jeanne-d'Arc, à Saint-Peray (Ardèche), cherche une personne sérieuse, ayant le diplôme ou le brevet supérieur, pour faire un cours préparatoire aux brevets.

S'adresser, pour plus amples renseignements et pour tout ce qui concerne le service de placement, à M<sup>lle</sup> Milliard, 44 bis, avenue de la Grande-Armée, qui reçoit le samedi, de 2 heures à 4 heures.

\* \* \*

Nous rappelons qu'outre les jours de conférence, la bibliothèque ne sera ouverte que deux jours par mois, de 4 heures à 5 heures.

M<sup>lle</sup> Bacholle se tiendra à la disposition des sociétaires le 2<sup>e</sup> mercredi du mois, et M<sup>lle</sup> Karpelès le 3<sup>e</sup> mardi.

On est prié de ne pas garder les livres plus d'un mois.

M<sup>lle</sup> Lelièvre, trésorière, 135, rue Mozart, prie les sociétaires de penser à leur cotisation. Elle sera à la disposition des sociétaires et des aspirantes avant chaque réunion, telles que conférences, séances du Comité, etc.

M<sup>lle</sup> Verrier, secrétaire-adjointe, 73, rue des Vignes, recevra toutes les communications concernant le *Bulletin*, la correspondance et les changements d'adresse.

---

## Changements d'Adresse

---

- Mmes Armagnat, 67, rue du Ranelagh.  
Jobbé-Duval, 126, rue d'Alésia.
- Mlle Schlessler, 71, rue du Ranelagh.
- Mme Turpin, 3, Villa Mozart.
- Mlle Rochet, 3, Villa Mozart.
- Mme Paul Lemoine (Marie Dujardin-Beaumetz), 96, boulevard Saint-Germain.
- Mlles Marthe Petitpont, Couvent de l'Assomption, à Richmond (Yorkshire, Angleterre).  
Gilberte Delpeuch, 46, rue du Ranelagh.  
Yvonne Morice, 49, avenue de l'Observatoire.  
Anne-Catherine Viénot, 83, rue Denfert-Rochereau.  
Madeleine Viénot, id.  
Greta Smith, 31, rue du Vieux-Versailles, à Versailles.
- Mme Gallois (Jeanne Gallois).
- Mlles Jeanne Richain, 49, avenue d'Antin.  
de Curel, Villa Bellevue, route de Montâigu, Lons-le-Saunier (Jura).  
Louise Pacros, 50, rue Molitor.

---

*Le Gérant* : A. COUESLANT.

---